

LES CONFÉRENCES

Depuis la rentrée académique 2019, le département de la Recherche de La Manufacture propose un cycle de conférences, principalement aux étudiant-es mais aussi ouvert sur réservation. Les invité-es sont des artistes qui viennent exposer leur réflexion sur leur pratique, le plus souvent dans un aller-retour entre discours et performance. La première, à laquelle nous consacrons ici un article, était portée par Loïc Touzé, danseur et chorégraphe, intervenant et chercheur à l'école.

Je suis lent : pour une liberté de l'hypothèse par Meriel Kenley

À jardin, une table avec un ordinateur.
À cour, un écran, sur lequel est projeté
un dessin d'oiseau par Merce Cunningham.

Loïc Touzé s'avance jusqu'au bord de scène
et demande, tout bas : – Vous m'entendez ?
Le public répond, plus ou moins en
désaccord. Il recule, se place au centre.
– Et là, vous m'entendez ? – Mieux.
– Et est-ce que vous me voyez ?

Le registre, subtilement, a changé. Ce n'est
donc pas un début de conférence ou de cours
où il s'agit de se connecter à l'auditoire, de
vérifier que l'on est audible, avant de passer
au contenu. Le contenu est déjà là – la question
de la réception et du rapport au public étant
l'un des grands sujets dont traite *Je suis lent*.

– Et là ?

Le danseur et chorégraphe s'est mis
légèrement de biais, impulsant de petites
oscillations à ses bras tendus le long
du corps.

– Est-ce que vous arrivez à la fois à entendre
ma voix qui parle, à me voir, et à voir tout
l'espace qui est autour de moi ?

Chaque question est ponctuée d'un regard,
d'un sourire, qui frise la provocation.
Une provocation bienveillante. *Pro-vocare* :
appeler devant soi, faire venir.

Si *Je suis lent*¹ existait déjà sous la forme
d'un spectacle depuis 2015, la première fois
que je l'ai vue, la conférence était performée
à l'attention des étudiant-es (comédien-nés,
danseur-euses et metteur-es en scène) de
La Manufacture. C'était le 14 octobre 2019,
en ouverture d'un cycle de conférences
du département de la Recherche.

Je suis lent est à la fois un autoportrait et
l'histoire d'une résistance. Le « Je suis »
est moins une définition de soi qu'une
posture. C'est déjà une question de geste,
de temps et d'espace dans le geste.
Comment ouvrir dans le réel un espace
qui *a priori* n'est pas prévu ? C'est cela,
il me semble, que Loïc Touzé a essayé
de transmettre aux étudiant-es – non pas
une technique, non pas une recette, mais
un appel à la résistance. Une résistance
à des moules, une résistance à ce qui est
présenté comme allant de soi. Car l'existant
va trop vite, l'évidence, en exigeant qu'on
suive ses sillons, ne laisse pas de place
à l'expérimentation. Dire « Je suis lent »,
c'est proposer de ne prendre aucune
information extérieure comme un donné.

La lenteur, ici, n'est pas l'inverse de la rapidité.
La lenteur est une manière d'étirer le temps
jusqu'à déformer les cadres, les attentes,
les règles. Une manière de s'appropriier
les choses, de ne pas se laisser mener
à la baguette par un tempo qui, sous une
apparence d'art, convoque plutôt une
productivité. Suivant ce raisonnement,
ne pas être lent – être en rythme – n'est

rien d'autre qu'un exercice de virtuosité,
où l'on oublie l'art, où l'on oublie la danse.

Car la virtuosité et la technique ne suffisent
pas à permettre la danse, au contraire,
elles l'empêchent souvent. Cette intuition
sert de vecteur dans la traversée autobio-
graphique de Loïc Touzé. La danse est
absente ; mais c'est parce qu'il l'a reconnue
parfois à des endroits inattendus, dès ses
années à l'école de l'Opéra de Paris – dans
les mains de Sacha Kalioujny faisant cours
ou dans le défilé façon John Wayne de Cyril
Atanassoff – qu'il s'est mis à sa recherche.

La forme de *Je suis lent* est à l'image de
cette absence. La conférence performée
est parcourue de fulgurances de danse,
de balbutiements de gestes, d'esquisses,
de pastiches, de copies, d'évocations,
mais elle est principalement parlée,
donnée debout, face au public. Amenés
comme des illustrations de ses propos,
les instants de danse – enchaînements
de quelques gestes à peine – provoquent
une série d'images presque fixes, de figures.

Cela participe d'une transmission de
l'histoire de la danse par le geste. À propos
de son travail avec le Quatuor Knust, il dit :

Ce qui m'a absolument bouleversé,
en faisant [l]es gestes [de *L'Après-midi
d'un faune* de Nijinski], c'est que je me
suis rendu compte que la danse était
un véhicule du temps, qu'elle me
permettait par du geste d'accéder à des
temps éloignés du mien – et donc
de devenir vraiment contemporain².

Le geste porte en lui une empreinte
de l'espace-temps dans lequel il a surgi.
Cette qualité temporelle est doublée d'une
qualité d'écriture, l'empreinte devenant
ainsi une empreinte digitale. Les gestes
invoquent des lieux, des personnes,
des strates de passé, tout en se collant
au présent de leur effectuation. Par là,
il ne devient pas seulement « vraiment
contemporain », il fait de chaque geste
– même copié, même caricaturé – le sien.
Voici un autre sens du « Je suis » de *Je suis
lent* : c'est aussi l'histoire de la réalisation
d'un chorégraphe. Alors, voir un extrait
de *La Chance* (2009) projeté en fin de
conférence devient le lieu d'une émotion,
comme un point d'arrivée. Soudain,
les différentes persistance rétinienne
de tous les gestes (retenus) du danseur-
conférencier pendant l'heure qui a précédé
se cristallisent dans une écriture de danse
qui lui appartient en propre.

La danse est absente, et même la danse
s'absente, comme se plaît à le dire Loïc
Touzé, mais voir la danse ou ne pas la voir,
c'est aussi une question de visibilité.
On se rappelle la question qui ouvre la
conférence : « Est-ce que vous me voyez ? ».
Peu de temps après, la question sera
développée : « Je dois me laisser voir ».



Loïc Touzé, *Je suis lent*, conférence dansée.

© Cosimo Terlizzi

Et je me rends compte aussi d'une chose : c'est que je ne dois pas simplement me laisser voir par vous, je dois me laisser voir par tout ce qui me regarde. (...) Et je dois aussi pouvoir penser que tout ce que je ne vois pas – en l'occurrence ce qui serait physiquement derrière moi, tout ce que je ne vois pas en étant face à vous, je devrais savoir que ça me regarde aussi. D'ailleurs je le sens dans le dos – si je le pense, mon dos s'élargit un peu. Je suis vu par ce que je ne vois pas autant que vu par ce que je vois.

Si je pousse un peu cette expérience, je peux me dire que tout ce que je vois regarde tout ce que je ne vois pas. Et que tout ce que je ne vois pas regarde tout ce que je vois. (...) Ce que je dois faire [en tant que danseur] c'est d'animer cette visibilité. C'est mon travail. Je dois animer cette visibilité. Je dois faire en sorte de trouver un geste – que je vais appeler la danse –, un geste qui permettrait, non pas de me montrer dans l'espace mais de trouver une tonicité, une manière de faire en sorte qu'un geste soit miroitant, un geste qui réfléchirait, rebondirait et ferait en sorte que je ne sois pas en train de me montrer dans le centre mais que chaque chose que je fais permettrait que le monde réfléchisse et circule entre nous [vous, spectateurs et moi, danseur].

Nous avons là un exemple de ce que j'aimerais appeler le conditionnel poétique de Loïc Touzé. Parce que sa pensée ne s'arrête à aucune limite du convenu, il y a dans ses raisonnements une liberté absolue de l'hypothèse. Le convenu considère que le regard n'est qu'à un sens (les yeux d'un sujet actif), or Loïc Touzé propose un « si » inverse : si on décide que l'espace me regarde, qu'est-ce que cela donne ? Si j'imagine que mon centre se déplace vers la droite, qu'est-ce que cela donne ? Ainsi le mouvement prend une valeur de réaction à une consigne, non pas tant imaginaire que poétique. Le mouvement n'est pas une cause mais une conséquence. Ce n'est pas pour rien, il me semble, que Paul Celan est cité : « Le centre de mon corps est hors de moi ». Le conditionnel de Loïc Touzé, conditionnel du détournement et du déplacement, consiste à appliquer les possibles de la poésie dans la danse. Car « être lent » c'est désamorcer l'autoritarisme des définitions, c'est les contourner, et, en en faisant le tour, les interroger, leur rendant ainsi une tridimensionnalité. Les formes se retrouvent tordues et distendues dans ce qu'elles ne sont pas censées être, dans ce qu'elles n'ont pas l'habitude d'être. Ainsi, une seconde position de danse classique tordue dans le mauvais sens (comme par élasticité) devient un élan pour faire

la roue, dans le spectacle *Forme simple* (2018).

De l'influence première de Carolyn Carlson, l'été 1985 à New York chez Alwin Nikolais, sa collaboration avec Francisco Ruiz de Infante, avec le Quatuor Knust, ses expérimentations avec Jennifer Lacey, Latifa Laâbissi et Yves-Noël Genod à ses propres pièces, Loïc Touzé retrace une recherche de la danse (perdue). Perdue, absente – ou plutôt, on s'en rend compte à la fin, déjà là. Car si la danse apparaît là où on s'y attend le moins, c'est le signe qu'elle est potentielle.

Au Théâtre de la Bastille, lors d'une autre représentation de la conférence le 21 novembre 2019, comme un exemple de surgissement de la danse, Loïc Touzé a projeté le générique de *Série noire* (Alain Corneau, 1979) et la lutte contre l'invisible de Patrick Dewaere dans un terrain vague, sous la pluie, avec une radio comme arme. Le corps moderne se cogne aux limites du monde pour mieux l'éprouver, le corps contemporain se laisse traverser – et pour faire émerger la danse, puisqu'elle est potentielle, il faut lui tendre des pièges. Alors seulement elle pourra être rendue visible, à coup de pièges posés par le chorégraphe, à coup de conditionnels.

Là se loge évidemment une question sur la politique du corps ; comment l'apprentissage de la danse (classique, en l'occurrence) fait entrer dans le corps des codes et des siècles d'histoire, comment s'en défaire ensuite, comment redonner de la place à l'expérimentation – et à nos entrailles.

Je suis lent est un appel à la désobéissance, à une dissidence temporelle, à une dissidence à même le présent. Exiger le présent, c'est vouloir étirer le moment dans une plénitude de ses possibles. Et si « être lent », c'est aussi finalement un appel à la discrétion, celle-ci ne sert qu'à faire un pas en arrière, à gagner un peu de temps, un peu de liberté. Or, en écoutant et regardant Loïc Touzé, on se dit qu'il suffit peut-être d'un pas en arrière pour se défaire des préjugés de « ce qui se fait » et se réapproprier un faire.

- 1 Conférence dansée, écrite et interprétée par Loïc Touzé, avec la collaboration artistique d'Éric Didry et Anne Lenglet.
- 2 Le texte ainsi mis en forme est une transcription de la captation de *Je suis lent* réalisée par Alice Gautier.